



SCÈNE VIII.

L'ENFANT DE PARIS,

ou

MISÈRE ET LIBERTÉ,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Ch. Nèzel et Armand Goussier...

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Panibéou, le 17 février 1856.

PERSONNAGES.

BONOEIL, propriétaire.
 HYPOLITE, gamin.
 ÉTIENNE, ouvrier.
 ERNEST, avocat.
 LEGRAVE, professeur.

ACTEURS.

M. DUBOURJAL. M^{me} DE ROQUEFORT.
 M^{lle} PÉLAGIE. AGLAÉ, sa fille.
 M. LIONNEL. CATICHE, servante de Bonoeil.
 M. ALEXANDRE. OUVRIERS.
 M. WILLIAMS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M^{me} LASELVA.
 DESPRÉAUX.
 ÉLÉONORE.

La scène est à Paris chez M. Bonoeil.

Un riche appartement.

SCÈNE I.

CATICHE, puis ÉTIENNE, à la porte:

(Au lever du rideau, on entend sonner avec force; Catiche arrive en achevant de s'habiller.)

CATICHE.

Ah! mon Dieu! qui est-ce qui peut donc venir carillonner si matin, à notre porte? encore... une minute; je ne peux pas ouvrir sans être habillée, peut-être...

ÉTIENNE, en dehors.

Ouvre toujours, Catiche, c'est moi... ainsi...

CATICHE.

Tiens! c'est Etienne.

BONOEIL, en dehors.

Catiche! qui est-ce qui sonne donc ainsi?

CATICHE.

C'est personne, monsieur... Etienne, voilà monsieur, allez-vous-en...

promenez-vous devant la maison , je vous ferai signe quand vous pourrez monter.

ÉTIENNE.

C'est convenu , je vas me promener.

SCÈNE II.

BONOEIL, un serviette attachée autour du cou et le visage plein de savon; CATICHE.

BONOEIL.

Comment, comment, c'est personne... est-ce que la sonnette marche toute seule, Catiche?

CATICHE.

Mais, non, monsieur; je dis que c'est personne, parce que c'est le porteur d'eau.

BONOEIL.

Vous êtes bien aristocrate, Catiche, un Auvergnat est un homme comme un autre... quelquefois même...

CATICHE.

Quoi?

BONOEIL.

Je me comprends... Dis-moi, que fait mon fils, est-il levé?

CATICHE.

Qui ça? M. Polyte?

BONOEIL.

Oui, mon fils Hippolyte.

CATICHE.

Ah! votre fils de contrebande... car enfin, si vous lui devez la vie, ce n'est pas une raison pour que vous soyez son père.

BONOEIL.

Je me comprends, il sera mon fils, puisque je vais l'adopter.

CATICHE.

Il aura fait un joli rêve, tout de même... passer des rues de Paris, où il était gamin de son métier, dans un bel appartement, pour y être choyé, servi...

BONOEIL.

Air : Comme j'aime mon Hippolyte.

Pour lui, j' suis plein d'attachement,
Avec toi, j'en conviens, Catiche.

CATICHE.

Il est arrivé justement,
Pour remplacer feu voî caniche,

BONOEIL.

Sans doute, j'aimais bien Azor;
Car c'était un chien de mérite,
Mais je ne l'aimais pas encor
Comme j'aime mon Hippolyte.

CATICHE, à part.

En est-il entiché de son Polyte.

BONOEIL.

Je te dirai en confidence, à toi, pour qui je n'ai jamais eu rien de caché, que je songe à le marier.

CATICHE.

Ah bah! il est trop petit pour ça...

BONOEIL.

Dans un an ou deux... c'est une affaire que je mitonne, vois-tu... je ne voudrais pas faire du tort aux parens qui comptent sur ma succession; en lui faisant épouser la fille de M^{me} de Roquefort, ma cousine, la fortune que j'ai acquise en vendant pendant vingt-cinq ans des bonnets de coton, ne sortira pas de la famille, et de cette façon-là, tout le monde sera content; je vais donc, de ce pas, à Versailles, chez M^{me} de Roquefort, à qui j'ai écrit pour lui faire part de mes projets sur sa fille.

CATICHE.

Mais, M. Polyte voudra-t-il de la jeune personne?

BONOEIL.

J'arrangerai tout cela, son caractère commence à se former, grace à

mes soins... à mes prières surtout, car, enfin, il n'est déjà plus reconnaissable.

CATICHE.

Moi, je ne le trouve pas changé du tout... il est vif et remuant, comme un écureuil.

BONOEIL.

L'écureuil est en cage et devient beaucoup plus tranquille... Il paraît enchanté de son nouveau sort, ce cher enfant... enfin à l'heure qu'il est, il doit être levé... et tu vois, on ne l'entend pas remuer. (On entend quelque chose qui se brise.) Qu'est-ce que c'est que cela?

CATICHE.

C'est M. Polyte qui s'éveille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POLYTE, en manches de chemise, en pantalon élégant, et glissant sur le parquet.

POLYTE, chantant.

Il est plus dangereux de glisser
Sur le parquet que sur la glace...

Gare, que je passe!

BONOEIL.

Ça va bien, à ce qu'il paraît, ce matin, mon petit Hippolyte?

POLYTE.

Mais z-oui, papa Bonœil?

BONOEIL, à Catiche.

Tu le vois, Catiche, il m'appelle déjà papa... cher enfant... Dis donc, mon ami, qu'est-ce que j'ai entendu, tout à l'heure?

POLYTE.

C'est votre cabaret de porcelaine qui se trouvait sur mon passage, et que j'ai un peu dérangé.

BONOEIL.

Comment! ma porcelaine de la Chine?

POLYTE.

Juste! vos magots font une jolie grimace... allez donc les voir, pour rire?

BONOEIL.

Mais ce cabaret m'a coûté 500 francs.

POLYTE.

Eh bien! vous en achetez un autre, ça fait aller le commerce.

BONOEIL.

Hippolyte, mon ami, est-ce que tu ne pourrais pas te dispenser de me casser quelque chose, tous les matins?

POLYTE.

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

C' n'est pas ma faute; en général,

Je n' sais, pas rester à rien faire.

BONOEIL.

Fort bien; mais si ça l'est égal,

Occup' toi d'une autre manière;

Prends un livre pour l'exercer.

POLYTE.

Merci, non; je n' suis pas si bête,

Quand ici, j' devrais tout casser,

Du haut en bas, quand j' devrais tout casser,

J'aim' mieux ça, qu' de m' casser la tête.

BONOEIL.

Heureusement, je ne suis pas à ça près d'un cabaret... Nous avons à causer...

POLYTE.

De quoi que nous allons parler?

BONOEIL.

Nous allons parler raison.

POLYTE.

C'est pas drôle... enfin... parlons et dépêchons-nous.

- BONOEIL.
Tu as seize ans, Hippolyte.
- POLYTE.
Je ne sais pas au juste, vù que...
- BONOEIL.
Oui... mais tu dois avoir cela, à peu près... dans un an, tu pourras faire un mari.
- POLYTE.
Si on veut.
- BONOEIL.
Mais tais-toi donc ! Je vais aller à Versailles... (Polyte siffle l'air du roi Dagobert.) Hippolyte, vous me faites de la peine.
- POLYTE.
Dame ! je ne parle pas, je siffle... on ne peut donc plus siffler, à présent... alors, c'était pas la peine de faire des barricades...
- BONOEIL.
Mais, écoute-moi donc... il s'agit de ton bonheur, ingrat... Je vais à Versailles, j'y passerai toute la journée... pendant ce temps-là, tu travailleras... tu t'instruiras le plus que tu pourras... entends-tu ?
- CATICHE.
Voulez-vous bien finir, M. Polyte ?
- BONOEIL.
Qu'est-ce qu'il te fait, Catiche ?
- CATICHE.
Il me fait endéver.
- POLYTE.
Du tout... c'est une mouche qu'elle avait sur le cou... et que j'ai attrapée, la preuve, la voilà !..
- BONOEIL.
Mais on n'attrape pas des mouches sur le cou des femmes, Hippolyte ?
- POLYTE.
Pourquoi ?
- BONOEIL.
Parce que ce n'est pas décent. Surtout quand vous vous adressez à Catiche...
- POLYTE.
Pourquoi ?
- BONOEIL.
Pourquoi ! pourquoi ! je me comprends... ça doit suffire.
- POLYTE.
Et moi aussi, je vous comprends, cette fois, vieux farceur !.. connu !.. connu !..
- BONOEIL.
Vous me manquez, Hippolyte ?
- POLYTE.
On a bien raison de dire que la femme est la pomme de discorde de l'humanité... Allons, voyons... ne pleurez pas, et donnez-moi une poignée de main, j'ai pas de fiel, moi... je dis une bêtise... puis, la langue tournée, j'y pense plus... m'en voulez-vous t'y encore ?
- BONOEIL.
Est-ce que c'est possible ? viens m'embrasser ?
- POLYTE, l'embrassant.
Là ! (il s'essuie la figure avec sa manche.) C'est fini, n'est-ce pas ?
- BONOEIL.
Oui... je suis pressé, je te raconterai demain tout ce que j'aurai fait pour toi... tu me promets de travailler...
- POLYTE.
Je ferai tout ce que je pourrai.
- BONOEIL.
Tu seras sage ?
- POLYTE.
Comme une image.
- BONOEIL.
Je pars content. Catiche, tu auras bien soin de lui... et puis, sois tranquille, je rentrerai, je te le promets... Adieu, adieu, mes amis !

POLYTE.

Bon voyage ! (Quand Boncisi est parti.) Bon voyage M. Dumottet... à Saint-Malo, débarquez...

SCENE IV.

POLYTE, CATICHE.

POLYTE.

Enfin, le voilà parti... c'est un bon enfant, tout de même... c'est dommage qu'il commence à radoter.

CATICHE.

Eh bien ! M. Polyte, c'est joli de parler ainsi de son bienfaiteur !

POLYTE.

Ah ! dis donc... dis donc... est-ce que tu vas aussi me faire des phrases, toi, Catiche, c'est que ça ne te va pas du tout avec ton petit air effronté.

CATICHE.

Comment, j'ai un air...

POLYTE.

Effronté ; mais, c'est égal... ça me plaît... je n'aime pas les mijaurées...
(Il lui prend la taille.)

CATICHE.

Eh bien ! monsieur Polyte, faites donc attention que je ne suis qu'une bonne...

POLYTE.

Oh ! je suis pas fier... et puis d'ailleurs, qu'est-ce que je suis... un gamin, qu'on veut polir, mais qui est encore un peu raboteux...

CATICHE.

Mettez donc vos mains dans vos poches ; songez qu'à cette heure, vous pouvez prétendre à des femmes comme il faut.

POLYTE.

Merci !.. de tes huppées... des bégueules... laisse-moi donc tranquille avec tes femmes comme il faut... c'est ce qu'il ne me faut pas à moi !

Air de Marianne.

Ne m' parle pas de ces bégueules,
Qui sont raid's comme des échalas :
Elles peuv'nt ben garder pour elles seules
Et leurs graces et leurs appas.

Elles sont guindées,

Elles sont fardées,

Elles ont busc,

Et puis elles sentent le musc :

Tout ça m'embête,

Tout ça m'entête

J' leur préfér', moi,

Un' petit' bonn' comm' toi ;

Les grisett's, c'est l' bonheur suprême,

Si j'en jug' par l'échantillon ;

C'est frais... pot'lé... ça sent l' bouillon,

Et v'là l' odeur que j'aime. (ter)

A preuve !

(Il l'embrasse.)

CATICHE.

C'est comme ça... eh bien ! j'vous laisse avec votre grand-mère, (Elle lui donne son livre.) Avec elle vous serez plus raisonnable. (Elle sort.)

SCENE V.

POLYTE, seul.

Je te connais, beau masque... c'est à cause de mon adoptif qu'elle fait la sévère... après tout, elle a raison, ça serait mal, pauvre cher homme... faute de mieux, jetons-nous sur la grand-mère !.. voyons donc voir... (Il ouvre son livre.) « La grand-mère est l'art de parler... » en voilà une bêtise... comme si on ne pouvait pas ouvrir la bouche, sans mettre le nez là-dedans, ah ! je sens déjà le mal de tête qui me prend ; au diable la grand-mère !.. (Il jette le livre par la fenêtre.) Gare là-dessous !.. oh ! tout juste dans l'œil d'un badaud... eh ! mais, le badaud, c'est mon ami Etienne !.. en voilà une de

reconnaissance!.. oh! hé! Etienne! oh! hé! regarde en l'air, c'est moi... Polyte... monte, je suis dans mes meubles... viens voir, ne fais donc pas la bête... monte, quand je te le dis...

SCENE VI.

POLYTE, ÉTIENNE.

POLYTE.

Ah! je vas donc me retrouver dans le sein d'un de mes intimes, crédité! nous allons rire... (Ouvrant la porte.) Allons, entre donc, jobard... n'aie pas peur...

ÉTIENNE.

Comment, c'est toi? excusez du peu.

POLYTE.

Hein! je suis joliment ficelé?

ÉTIENNE

Fameux numéro!.. tu as l'air d'un graveur en taille douce... dis donc, Polyte, est-ce que tu aurais gagné un terne sèche?

POLYTE

Ah! bien, oui, un terne sèche, il n'y en a que pour le gouvernement; il s'agit, vois-tu d'un héritage... d'un père d'occasion, et de voleurs... enfin, c'est comme un mélodrame des Folies Dramatiques...

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que tu me chantes?

POLYTE.

Je ne roucoule pas, c'est la pure vérité... ça remonte à ce dimanche, où ce que nous avons fait la noce avec le beurre de la semaine... tu sais...

ÉTIENNE.

Bon! je m'en rappelle... nous étions gais comme de jolis pinsons.

POLYTE.

Et bien spirituels.

ÉTIENNE.

Oui, j'étais dans mon jour d'émabilité, j' m'en rappelle encore.

POLYTE.

Pour lors, une fois sur le boulevard, tu me lâche d'un cran... moi, j'entre aux Fum'nambules, et me voilà à voir les 26 Infortunes de Pierrot... fameux les 26 Infortunes!.. v'là qu'en sortant il se faisait tard, mais je me dis, je men moque... j'ai rien à risquer... j'ai placé mes fouds au restaurant... si bien que je prends le chemin de mon lit... mais, voilà que j'entends crier : au voleur!.. à la garde!.. là, avec cet accent d'un chrétien qu'on échine et qui dit... j'en ai assez... j'en ai de trop... Je joue des jambes et j'aperçois... quoi? deux amateurs d'ustensiles qui travaillaient les omo-plates d'un particulier... ah! mais en conscience, la partie n'était pas égale, d'autant plus que le tapé n'était pas de l'avant-veille... Je me dis : attends... je fais manœuvrer l'escarpin... v'il, v'lan, en avant, les ailes de pigeon... j'en étale un... l'autre se sauve, sans demander son reste, et le bourgeois se jette dans mes bras, en m'appelant son fils, son sauveur... son sauveur je ne dis pas... mais son fils... enfin, il y tenait le cher homme, au point, qu'il m'emmène chez lui... ne veut plus me lâcher, dit qu'il m'adopte, qu'il me mettra sur son testament, et voilà; depuis deux mois, je suis à l'auberge ici, et faisant le métier d'un vrai coq en pâte.

ÉTIENNE.

Je suis joliment fâché de l'avoir quitté... peut-être qu'il nous aurait adoptés tous les deux.

POLYTE.

Dame! il en était bien capable, le chrétien, car c'est un particulier modèle, vois-tu... mais laissons cela, et parlons plutôt des amis... voyons, qu'est-ce qu'on fait?... qu'est-ce qu'on dit de moi à l'atéyer?

ÉTIENNE.

Vois-tu... en ne te voyant pas depuis deux mois... Chamouillet, le louche, a fait des cancons... il a dit qu'on l'avait pincé à la dernière émeute, et que t'étais en retraite forcée à la Préfecture.

POLYTE.

Plus souvent... j'en ai assez des émeutes, à c' l' heure surtout que j' suis propriétaire.

ÉTIENNE.
Propriétaire!.. comme ça résonne... et dire qu'il ne me tombera pas un bonheur comme celui-là sur la tête; car tu dois être joliment heureux, hein ?

POLYTE.
Ah! oui, j'en réponds... j'suis ici absolument comme le poisson dans l'eau, j'n'ai qu'à vouloir une chose, crac! c'est fait... aussi, j'engraisse!.. j'engraisse!.. c'est effrayant!.. n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.
T'as du bonheur comme un véritable enfant de l'amour, que tu es... scélérat de Polyte!.. eh bien! puisque tu es libre... j'emmène... nous allons aller au cabaret du coin boire le vin blanc du matin, que tu paieras en ta qualité de propriétaire.

POLYTE.
Ça serait avec plaisir... mais le père chose n' veut pas que je sorte.

ÉTIENNE.
Tu disais que tu faisais tout ce que tu voulais.

POLYTE.
Oui... excepté ça...

ÉTIENNE.
Alors, j' vas aller chercher le vin blanc moi-même, que tu paieras, toujours en ta qualité de propriétaire, ainsi qu'une assiette de mets choisis chez le charcutier...

POLYTE.
Non... le père chose prétend que ça détruit l'estomac... je ne prends plus le matin que du café à la crème.

ÉTIENNE.
Du café à la crème!.. en v'là une fière ripopée... dis donc, si c'est comme ça que tu es libre?..

POLYTE.
Excepté...

ÉTIENNE.
Excepté... excepté tout... tu fais ce que tu veux, à ce qu'il paraît.

POLYTE.
Par exemple! j' voudrais bien voir qu'on me défende quelque chose... mais on prie... et tu sais... avec des formes, on fait de moi tout c' qu'on veut.

ÉTIENNE.
Eh bien! alors, v'là une idée sublime qui m'arrive... j' vas aller chercher tout l'atêyer et je l'amène ici... pour que tu le régales... avec des formes.

POLYTE.
Ah! pour ça, oui... mon adoptif m'a fait le plaisir de valser pour toute la journée... et en son absence, j' puis bien recevoir qui je veux... fais venir ici tous les anciens.

ÉTIENNE.
Ils ne se feront pas prier, sois tranquille; mais tu sais qu'ils aiment à consommer, les anciens... quoi que tu leur donneras?... pas de café à la crème, d'abord... oh! l' café à la crème.

POLYTE.
C'est qu'alors, je ne sais pas trop...

ÉTIENNE.
Eh! mon Dieu! un rien... le prolétaire est sobre... il se contente de la première chose venue... du punch... des marrons... et de la galette, pourvu seulement qu'elle vienne de la Porte Saint-Denis.

POLYTE.
T'as raison... la galette de la Porte Saint-Denis, c'est l' gilet de flanelle du pauvre... achète tout ça...

ÉTIENNE.
Alors, tu avanceras l' quibus.

POLYTE.
J' ne demanderais pas mieux... c'est que le père chose ne me donne jamais d'argent... et j'ose pas lui en demander...

ÉTIENNE.
Merci!.. non... bien obligé... ah! c'est comme ça que t'es ton maître.

Qu'est-ce que tu prends...

POLYTE.

ÉTIENNE.

Il m'prend qu'on sort que tu me vantais tant ne me fait plus envie... que j'aime cent fois mieux être un pauvre ouvrier comme je suis... qu'un riche propriétaire comme toi... et ça te va, une condition pareille?... pauvre Polyte, il faut que tu sois bien changé... écoute, s'il en est temps encore, la voix de l'amitié, qui te crie :

Air : *Rendez-moi mon joli bateau.*

Tiens mon vieux, il n'est rien au prix

D'la vie aimable et saine

Que dans la rue on mène;

Tiens mon vieux, il n'est rien au prix

D' l'existenc' d'un gamin d' Paris.

Toujours tout seul, ici l'on n's'amuse guère,

Tu m'fais l'effet dans un si grand local,

D'un cornichon au milieu d'un bocal,

Allant et v'nant pensif et solitaire.

Tiens mon vieux, etc.

POLYTE.

Cornichon !.. cornichon toi-même, entends-tu... j' veux pas qu'on m'insulte chez moi.

ÉTIENNE.

Ecoute, Polyte... j' n'ai pas reçu ce qu'on appelle une brillante éducation... j'apprends tout bêtement à lire chez les frères du faubourg Antoine... qui, pour récompenser ce qu'ils appellent mon intelligence précoce... m'ont fait un cadeau. (Il tire un livre de la poche de sa veste.) Voilà l'cadeau.

POLYTE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ÉTIENNE.

Ça, c'est les fables d'un nommé Jean Bonhomme de Lafontaine... regarde... v'là ton histoire...

POLYTE, lisant.

Le chien et le loup... est-ce que j'ai une tournure de...

ÉTIENNE.

Non, mais tu es dodu... bien gras... comme lui... et comme lui aussi tu portes une cravate qui ressemble furieusement à un collier...

POLYTE.

La comparaison me blesse, Etienne, et pour te prouver ton erreur... oui, je régalerai mes amis... oui, ils auront des marrons... et surtout d' la galette, j' n'ai pas d'argent, c'est vrai... mais j'ai une montre... une montre d'or... (Il la tire de son gousset.) qui se dérange toujours... tu la porteras à raccommoder... et avec le montant... bombance générale.

ÉTIENNE.

Allons donc... v'là qui est parlé, j'ai retrouvé mon ami...

POLYTE.

C' n'est pas tout... j' veux encore que nous buvions un coup... pas au cabaret... c'est encore vrai... mais j'ai du vin en cave... ah ! tu doutes que je fasse ici mes volontés... eh bien ! tu vas voir comme je sais me faire servir... ni plus ni moins qu'un monarque. (Il sonne avec force.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATICHE, accourant.

CATICHE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que le feu est à la maison. (Apercevant Etienne.) Comment, Etienne, c'est vous ?

ÉTIENNE.

Eh ! oui, qu' c'est moi avec mon ami Polyte.

CATICHE.

Ah ! M. Polyte est votre ami ?

POLYTE.

Un peu... tu connais donc Catiche, toi ?

Eh ! oui... c'est ma payse.

ÉTIENNE.

Elle, ta payse ! tu es picard... elle est cauchoise... grand farceur, va !..
pauvre père chose !.. enfin, ça ne me regarde pas... c'est du vin qu'il
nous faut, Catiche.

-CATICHE.

Vous savez bien que M. Boncèl prétend que le vin ne vous vaut rien
le matin.

POLYTE.

Catiche !.. c'est comme à toi quand il te défend les amoureux...

CATICHE.

J'vas à la cave, M. Polyte... j'vas à la cave... de quel vin voulez-vous ?

POLYTE.

Du cachet vert.

(Catiche sort.)

ÉTIENNE.

C'est donc bon, le cachet vert ?

POLYTE.

Un vrai nectar.

Air de Julie.

Lorsque le bourgeois est malade,
Au lieu d'app'ler le médecin
Qui l'mettrait à la limonade,
Il s'fait donner de ce vieux vin.
Rien qu'un' goutte le réconforte...

ÉTIENNE.

Quant à nous qui nous portons bien,
Pour que ça nous fasse du bien,
Faudra prendr' la dose plus forte.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEGRAVE.

LEGRAVE.

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

ÉTIENNE.

Hein !.. qu'est-ce que c'est que cette figure-là.

POLYTE.

C'est mon maître de grand-mère.

ÉTIENNE.

Tu n'es pas forcé de le recevoir.

POLYTE.

Ah ! bien oui...

ÉTIENNE.

En ce cas, renvoie-le.

POLYTE.

Je ne peux pas... on le paie pour venir.

ÉTIENNE.

Encore... laisse-moi faire... (A Legrave.) Monsieur... machin.

LEGRAVE.

Je m'appelle Legrave.

ÉTIENNE.

Ça m'est égal... j' n'ai qu'un mot à vous dire... la grammaire...

LEGRAVE.

Est l'art de parler et d'écrire correctement...

ÉTIENNE.

Ce n'est pas cela...

POLYTE.

Si... il a raison... la grammaire est l'art...

ÉTIENNE.

Laisse-moi donc... la grammaire vous amuse-t-elle ?

POLYTE.

C'est une autre affaire...

LEGRAVE.

A parler franchement...

ÉTIENNE.

Bien... en v'là assez... (A Polyte.) Ta l'çon est prise... (A Legrave.) Ce que vous en faites, c'est pour gagner un cachet...

LEGRAVE.

D'abord, oui... mais...

ÉTIENNE, à Polyte.

Donne-lui en deux... à condition qu'il va trinquer avec nous.

POLYTE, lui offrant les deux cachets.

Ça vous chausse-t-il, comme ça...

LEGRAVE.

Je n'ai jamais refusé de boire à la santé de mes élèves.

POLYTE.

Tiens... maintenant que j'ai le moyen.

CATICHE, apportant du vin.

Voilà... bonjour M. Legrave.

LEGRAVE. →

Je suis bien aise de vous dire, mon cher élève...

ÉTIENNE, lui versant à boire.

Buvez donc...

LEGRAVE, haussant son verre.

Assez...

ÉTIENNE.

tout plein, tout plein donc!..

POLYTE.

En vrai troubadour.

ÉTIENNE.

Vous distez donc...

LEGRAVE.

Je disais... ou plutôt je voulais dire, que j'aime à gagner mes cachets, et que...

ÉTIENNE.

Et nous sommes vos hommes... pour tranquilliser votre conscience... nous allons les jouer au bouchon, vos cachets.

POLYTE.

Ah! oui, le bouchon... v'là un joli jeu de société.

LEGRAVE.

Je ne le connais pas.

ÉTIENNE.

C'est la moindre des choses, d'abord...

POLYTE.

Vous prenez un bouchon.

ÉTIENNE, prenant le bouchon de la bouteille.

Voilà!..

POLYTE.

Vous le plantez.

ÉTIENNE.

Voilà.

POLYTE.

Puis vous lancez votre sou de façon à toucher... vous y êtes, n'est-ce pas... nous jouons donc des cachets... en place?

LEGRAVE.

Mais...

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qui commence?..

POLYTE.

Tirons!.. (Il mouille un doigt.) C'est vous, M. Legrave... vous êtes le preu.

LEGRAVE.

Qu'est-ce que c'est que ça, le preu?

POLYTE.

Moi, le seu... et Étienne, le dar.

LEGRAVE.

Bien! bien!.. vous voulez dire, mon cher élève, premier, second et dernier...

ÉTIENNE, à Polyte.

Dis donc, Polyte, s'il te reprend toujours comme ça, c'est un peu sciant.

Puisqu'on le paie, c't homme, laissez-le faire son commerce... voyons, commençons.

POLYTE.

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?..

LEGRAVE.

ÉTIENNE.

A-t-il la tête dure... jetez votre sou sur le bouchon, si vous pouvez, quoi!..

LEGRAVE.

Est-ce bien comme ça?..

(Il jette son sou bien loin du bouchon.)

CATICHE.

Prenez donc garde, M. Legrave, un peu plus vous cassiez les carreaux.

POLYTE.

Tenez, papa, v'là comme ça se joue...

CATICHE.

A la bonne heure!..

POLYTE.

A toi, Etienne...

ÉTIENNE.

Moi, je me dessine... je me donne des grâces... et allez donc...

POLYTE.

Avec tes grâces, tu as perdu...

ÉTIENNE.

Du tout, je suis aussi près que toi du bouchon... tu es un trichard...

LEGRAVE.

Trichard n'est pas français, on dit tricheur...

POLYTE.

Tu ne le ramasseras pas!..

ÉTIENNE.

J' dis que si...

POLYTE.

J' dis que non... avance donc un peu... pour voir... (Il se met en garde.)

LEGRAVE, se mettant au milieu d'eux.

E! bien! mes enfants...

(Il reçoit le croc-en-jambe et tombe.)

ÉTIENNE.

J' m'en rapporte à monsieur, qu'est-ce qui est le plus près du bouchon?..

LEGRAVE.

Ça me fait l'effet d'être moi, pour le moment...

CATICHE.

L' meilleur moyen pour être d'accord, c'est de mesurer les distances...

POLYTE.

Catiche a raison... (Il va prendre une chaise dont il arrache une patte.) Voilà ce qu'il faut... pigeons...

LEGRAVE.

Pigeons... pigeon vole!..

POLYTE.

Prenez donc et pigez...

LEGRAVE.

Je ne connais pas ce verbe-là!..

ÉTIENNE.

Il ne connaît pas le verbe piger et il donne des leçons.

POLYTE.

Reculez-vous, alors, nous pigerons nous-mêmes...

SCENE IX.

LES MÊMES, BONOËIL.

BONOËIL.

Qu'est-ce que vous faites là, Hipolyte?

POLYTE.

Je prends ma leçon de grand-mère... ne me dérangez pas...

BONOËIL.

Comment! une leçon de grammaire avec un bouchon?

POLYTE.
J'vous conseille de vous plaindre... j'ai gagné un cachet...

ÉTIENNE.
J'en suis témoin, papa...

BONOEIL.
Il s'agit bien de ça... Hipolyte, j'ai à vous parler... priez votre société de nous laisser...

ÉTIENNE.
J'entends... il faut filer... avec beaucoup de certainement... (A part.)
Pauvre Polyte il n'ose plus souffler un mot [...]

LEGRAVE.
Messieurs, j'ai bien l'honneur...

POLYTE.
Une minute, l'ancien... et mon cachet...

BONOEIL.
Gardez-le, M. Legrave...

POLYTE.
Mais, j' l'ai gagné...

ÉTIENNE.
Eh oui ! qu'il l'a gagné...

BONOEIL.
Messieurs, j'ai déjà eu l'honneur de vous saluer...

ÉTIENNE.
Eh bien ! moi, je vous tire ma révérence, n' vous fâchez pas... (Bas à Hipolyte.) Si t'as du cœur... ça n'empêchera rien pour ce soir.

POLYTE, bas à Étienne.
C'est qu'il a oublié sa tabatière... ainsi venez toujours...

ÉTIENNE, à Bonoeil.
On s'en va... soyez calme... (Catiche, Étienne et Legrave sortent.)

SCENE X.

BONOEIL, POLYTE.

BONOEIL.
Hipolyte, approchez.

POLYTE.
Ah ! mon Dieu, papa Bonoeil, vous avez l'air d'un conspirateur éventé !..

BONOEIL.
Il ne s'agit pas de conspirations, mais d'une affaire de la plus haute importance et de laquelle dépend ton bonheur.

POLYTE.
Après !..

BONOEIL.
Tu sais que j'étais parti avec l'intention de me rendre à Versailles... où je ne suis pas allé, car, au moment de monter dans les Gondoles, j'en vois descendre, qui ?..

POLYTE.
Dame ! j' vous le demande.

BONOEIL.
Ma cousine, M^{me} de Roquefort avec sa fille et le jeune Ernest.

POLYTE.
Qu'est-ce que c'est que ça, le jeune Ernest ?

BONOEIL.
Un autre cousin éloigné, étudiant en droit, à ce qu'il dit, qui, je crois ose porter ses vues sur...

POLYTE.
Sur quoi ?

BONOEIL..

Air : Vaudeville des Limites.

Je me comprends... oui, j'en fais le pari,

Ce petit freluquet l'adore ;

Il ne sera pourtant pas son mari...*

POLYTE.

De qui ?

BONOIL.

Je me comprends encore.

POLYTE.

Quant à moi! je n' devine rien
De c' que vous vous avez à m'apprendre,
Mais, dès qu' vous comprenez bien,
Je n'ai plus besoin de comprendre.

BONOIL.

J'arrive, mon ami, j'arrive au but. Apprends donc qu'après tout le bien que j'ai écrit de toi à M^{me} de Roquesfort, elle n'a pu y tenir, et pendant que je me disposais à aller chez elle, elle venait à Paris avec sa fille pour te voir.

POLYTE.

Elles sont bien bonnes de se déranger pour ça.

BONOIL.

Ainsi, mon petit Hippolyte, tu vas être bien gentil, bien aimable...

POLYTE.

Un phénix, quoi?..

BONOIL.

Si c'est possible, ça m'obligera.

POLYTE.

A condition, pourtant, que vous me direz pourquoi toutes ces simagrées de commande.

BONOIL.

Eh bien! oui, je vais te le dire, mon Hippolyte... enfant de la nature et de mon cœur qui t'a adopté... je veux te marier...

POLYTE.

Moi! ah bah! avec une femme!..

BONOIL.

Jusqu'à présent, c'est toujours avec une femme que ces sortes de choses...

POLYTE.

C'est pas ça que je vous demande... c'est pour savoir si c'est avec une belle femme.

BONOIL.

Une jeune fille charmante!.. douce... bonne... aimable... et qui n'a pas de volonté!..

POLYTE.

Vraiment?.. oh! alors ça me va comme un gant... et vous croyez qu'elle m'aimera!..

BONOIL.

C'est déjà fait... d'après le portrait que je lui ai fait de toi, elle t'adore..

POLYTE.

Pas possible!.. en ce cas, c'est une affaire baclée... (A part.) Je n'ai qu'à désirer ici... d'puis quelque temps je me disais, il me manque quelque chose... c'était ça... et il s'en occupait, lui, le père chose... si Etienne voyait cela... lui qui disait qu'on me privait de tout... on me donne une femme!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATICHE.

CATICHE.

Monsieur, il y a là une dame, une demoiselle et un jeune homme qui demandent si vous êtes visible.

BONOIL.

Oui, tout à l'heure... allons Hippolite, rentre et prends un costume décent pour recevoir ces dames.

POLYTE.

Ah! voilà... il faut encore que je me mette dans ce diable d'habit où je suis à l'aise comme dans un étou...

BONOIL.

Oui, mon ami, il le faut.

POLYTE.

Ah! il le faut...

Si tu veux me faire plaisir.

BONOEIL.

Oh ! alors, c'est autre chose...

POLYTE.

Va donc...

BONOEIL.

Air de Louise.

Apprétons-nous à recevoir
Une aimable visite.

POLYTE.

J' suis toujours prêt à recevoir
Les dam's qui viennent me voir.

BONOEIL.

Ne perds pas un temps précieux,
Va dans ta chambre, et vite
Passe l'habit qui t' va le mieux ;
Puis reviens en ces lieux.

ENSEMBLE.

POLYTE.

J' suis prêt à recevoir, etc.

BONOEIL.

Apprétons-nous à recevoir, etc.

CATICHE.

Il est tout prêt à recevoir, etc.

(Polyte sort.)

BONOEIL.

Maintenant, fais entrer, Catiche ?

CATICHE.

Oui, monsieur.

SCENE XII.

ERNEST, AGLAË, M^{me} DE ROQUEFORT, BONOEIL, CATICHE.

CATICHE.

Par ici, messieurs et mesdames, par ici...

BONOEIL.

Ma chère cousine, donnez-vous la peine de vous asseoir... et vous, Catiche, retournez à la cuisine... soignez bien votre dîner ; je vous en prie.

CATICHE.

Soyez donc tranquille... je m'en vas vous faire un vrai repas de nocces.

(Elle sort.)

BONOEIL.

Vous entendez... l'espiègle se doute déjà...

M^{me} DE ROQUEFORT.

Mais, où est-il donc ce cher enfant ?.. J'avoue que nous sommes pressées de connaître celui qui nous a conservé un aussi bon parent... n'est-il pas vrai, ma fille ?

AGLAË.

Sans doute, ma mère, et mon cousin Ernest aussi.

ERNEST.

Nous pensons tous de même.

BONOEIL.

Vraiment ! eh bien ! s'il faut vous parler avec franchise, je ne crois pas du tout à la vôtre, mon cher monsieur, non... Je suis sûr que mes projets ne sont pas de votre goût...

ERNEST.

Pourquoi donc ? d'après tout le bien que vous nous avez dit de ce jeune ouvrier, c'est un parti superbe pour ma cousine !..

AGLAË, bas.

Ernest, vous savez ce que je vous ai promis... modérez-vous...

BONOEIL.

Ce jeune ouvrier ?.. comme il appuie là-dessus ?.. Eh ! mon dieu, mon Hippolyte-vous vaut bien, mon cher monsieur !..

Air : Adieu, je vous fais bis charmans.

Enfant perdu des ateliers,
 Ses manières sont un peu rudes ;
 Nourri parmi des ouvriers
 Il en a pris les habitudes.
 Mais, patience ! il se mettra
 Au rang de ses nouveaux émules ;
 Et que fera-t-il pour cela ?
 Il en prendra les ridicules.

Mais brisons là... on vient... c'est mon fils... vous entendez... c'est vous dire assez que je ne souffrirai pas qu'on lui manque.

SCENE XIII.

LES MÊMES, POLYTE, mis dans le dernier genre... il est raide et gêné dans ses vêtements.

M^{me} DE ROQUEFORT.

Il est charmant !

BONOËL.

Vous ne voyez rien encore... (Bas à Polyte.) Saluez et parlez...

POLYTE.

Messieurs, mesdames, la société, j'ai bien l'honneur... (A part.) Oh ! oui, qu'elle est chouette la jeune !.. (Il salue en tirant le pied.)

BONOËL.

Eh bien ! ma petite cousine Aglaé, qu'est-ce que vous pensez de mon fils ?

AGLAÉ.

Moi, monsieur, j'en penserais tout ce que vous voudrez...

BONOËL.

C'est bien !.. c'est très bien !..

POLYTE, regardant Aglaé en dessous.

On dirait de la Galatée du père chose... si j' pouvais faire son Piquemaitlon...

BONOËL, bas à Hippolyte.

Dés donc quelque chose à ces dames, Hippolyte...

POLYTE, bas.

J'ose pas parler... elle est trop jolie... ça me fait trop d'effet !..

M^{me} DE ROQUEFORT, à Bonoël.

Il paraît timide, et moi j'ai toujours aimé les jeunes gens timides...

AGLAÉ, à Ernest.

Vous voyez, mon cousin, que vous n'avez rien à craindre.

ERNEST.

Votre mère pensera-t-elle comme vous...

AGLAÉ.

Nous lui ferons entendre raison.

BONOËL.

Hippolyte me fait observer avec raison que vous ne connaissez pas encore mon appartement.

POLYTE.

Moi ! ah ! par exemple !..

BONOËL, bas à Hippolyte.

Mais tais-toi donc. (Haut.) Je vais si vous le permettez... vous conduirez...

M^{me} DE ROQUEFORT, à Bonoël.

C'est très adroit cela, pour laisser nos deux jeunes gens ensemble... Ernest, vous venez avec nous ?

POLYTE.

Dites donc, papa Bonoël, je le connais de reste l'appartement...

BONOËL.

Eh bien ! mon ami, tiens compagnie à M^{lle} Aglaé qui paraît fatiguée.

POLYTE.

J'demande pas mieux... (A part.) C'est l'moyen d'avancer mes affaires.

AGLAÉ.

Mais... je ne suis nullement fatiguée, je vous assure.

M^{me} DE ROQUEFORT.

Si fait, mademoiselle, vous devez être fatiguée quand on vous le dit...

et puisque M. Hippolyte veut bien rester auprès de vous... il serait peu honnête de le refuser...

ERNEST.

Allons, c'est un tête-à-tête qu'on lui ménage. (Bas à Aglaé.) Aglaé, je vous en prie, profitez de l'occasion pour lui ôter tout espoir.

AGLAÉ.

Comptez sur moi. (Bonœil donne la main à M^{me} de Roquefort.)

BONŒIL, bas à Hippolyte, en passant.

Subjuge, mon ami, subjuge...

POLYTE.

J'vas tâcher... J' crois que je suis en train...

SCENE XIII.

POLYTE, AGLAÉ.

(Aglaé reste debout ainsi qu'Hippolyte, et sont quelque temps à se regarder sans rien dire.)

POLYTE, à part.

Je suis asphyxié par l'admiration... ça me prend depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds.

AGLAÉ.

S'il attend que je lui adresse la parole, il attendra long-temps.

POLYTE, à part.

Les jolis yeux... le joli nez... la jolie bouche... et puis... ah!.. j'ai des vertiges!..

AGLAÉ.

Son habit est assez bien fait, mais comme il le porte!..

POLYTE.

Comme elle est bien mise, on dirait d'une poupée du jour de l'an.

AGLAÉ.

Comme il paraît gauche!..

POLYTE.

L'émotion me retire les jambes... (Il prend une chaise et s'assoit.)

AGLAÉ.

Monsieur prend ses aises, faisons comme lui. (Elle s'assoit aussi.)

POLYTE.

J'voudrais parler, et je ne-peux pas... il-le faut bien, pourtant... car nous avons l'air comme cela des deux chinois que j'ai cassés ce matin.

AGLAÉ.

Est-ce qu'il ne me dira rien... pas un mot, cela m'impatiente, à la fin... (Haut.) Monsieur... M. Hippolyte.

POLYTE.

Mam'zelle Glaé.

AGLAÉ.

Vous ne me dites rien... je vous gêne, peut-être.

POLYTE.

Oh! non... c'est pas vous précisément, c'est mon habit qui est étroit comme tout... j'peux pas remuer dedans...

AGLAÉ.

Cela n'empêche pas de causer.

POLYTE.

Au contraire... c'est-à-dire, non... (A part.) V'là l'émotion qui me fait dire des bêtises... pourquoi est-elle si jolie!..

AGLAÉ.

Vous dites?..

POLYTE.

Que nous sommes bien loin pour jaser... si vous voulez vous approcher un peu.

AGLAÉ.

Ah! il faut que ce soit moi...

POLYTE.

Ou moi... si ça vous va mieux... ça m'est égal... (Il fait quelques pas et s'arrête.) Oh! là, là, là.

AGLAÉ.

Qu'avez-vous donc?

POLYTE.

Rien, mam'zelle... (A part.) Comme elle sent l'eau de Cologne, bon Dieu !

AGLAË, à part.

Comme il sent la fumée de tabac...

POLYTE, à part.

Il faudra que je lui fasse perdre cette mauvaise habitude-là, ça m'en-tête... heureusement qu'elle n'a pas de volontés...

AGLAË, apercevant un piano.

Est-ce que vous touchez de cet instrument-là...

POLYTE.

Moi... non, mais j'en casse.

AGLAË.

Comment ?

POLYTE.

Oui... toutes les fois qu'on a voulu m'apprendre... j'appuyais trop fort... et alors, il fallait l'envoyer chez le charron... c' qui fait que je chante sans ça...

AGLAË.

Ah ! vous chantez. (D'un air moqueur.) Du Rossini, sans doute...

POLYTE.

Non... du français... il y en a une de romance que j'aime surtout... si le cœur vous en disait... je me ferais pas prier. (A part.) C'est le moyen de la subjuguier, peut-être... avec ça que je roucoule assez proprement.

AGLAË, se moquant de lui.

J'aurai, j'en suis certaine, beaucoup de plaisir à vous entendre. (A part.) Il est bien ridicule.

POLYTE, à part.

J'ai déjà fait impression sur elle... v'là que j'y suis... ah ! il faut auparavant que je vous raconte la chose (1).

POLYTE, après le couplet.

Elle paraît séduite.

AGLAË, haut, à part.

Il faut le forcer à renoncer promptement à ses prétentions. (Haut.) Vous connaissez, monsieur, les projets de ma mère et ceux de M. Bonœil !

POLYTE.

Mais, oui, on m'en a touché quelques mots. (A part.) Ça se voit, je suis de son goût ?

AGLAË, haut.

Vous conviendrez qu'on aurait dû, avant tout, nous consulter séparément, et chercher à découvrir si nos goûts... nos habitudes, peuvent sympathiser.

POLYTE.

Sympathi...

AGLAË.

Sympathiser.

POLYTE, à part.

Si je sais ce qu'elle veut dire !..

AGLAË.

Quant à moi, monsieur, je vous préviens que je suis un peu coquette.

POLYTE.

Ah ! dame, je conçois que le dimanche, on aime à se bichonner un peu.

AGLAË.

Comment, le dimanche ? mais tous les jours... s'il vous plaît, je sais que la toilette coûte cher, mais qu'importe ? on prend un mari pour payer les mémoires des marchandes de modes, et aller en voiture.

POLYTE.

Il paraît que vous ferez une fameuse pratique pour les citadines ou les omnibus.

AGLAË.

Fé donc !.. Il me faudra une voiture, à moi.

(1) Ici l'actrice chargée du rôle de Polyte, chante la romance qui lui convient le mieux.

Au Panthéon, on chante les ÉTRENNES A LA PORTIÈRE ; paroles de M. Amédée Beauplan.

Qu'est-ce que j'entends là... POLYTE.

Ce n'est pas tout, écoutez ? AGLAÉ.

Air : Je voudrais bien.

Pour m'amuser,
Le bal dont je suis idolâtre,
Le jeu, les concerts, le théâtre,
De ces moyens je veux user
Pour m'amuser.
La dot qu'à mon mari j'apporte,
On me l'a dit, n'est pas bien forte ;
Mais je prétends en disposer
Pour m'amuser.
A mes goûts vouloir s'opposer,
Ce serait me tyranniser,
Il faut bien s'amuser ;
A quoi sert de thésauriser,
Je vis pour m'amuser,
Pour m'amuser.

C'est t'y tout ?

POLYTE.

Oui, voilà à peu près tout ce que j'exigerai.

AGLAÉ.

POLYTE, à part.

Oh ! elle exigera... comme ça m'irait, tout ça... c'est là cette femme si douce... si bonne, qui n'avait pas de volonté... j' n'ai presque plus d'émotion... v'là l'eau de Cologne qui me monte à la tête... attends, pauvre chatte, (Haut.) A mon tour, écoutez-moi bien : si par hasard, je vous épouse, M^{lle} Glaé, voilà en peu de mots le programme des fêtes et cérémonies qui auront lieu le jour de mon mariage et jours suivans. 1^o d'abord et d'un, ma femme n'exigera pas, parce qu'alors elle n'aurait rien... 2^o ensuite elle ne dépensera pas tout l'argent en chiffons, attendu que je tiendrai le magot... 3^o après et de trois, elle me raccommoiera mes z'hardes, et quand elle sera bien sage, je la conduirai au spectacle, mais ça sera au Cirque, parce que j'aime les coups de fusil et les chevaux... ou bien aux Funambules, où l'on voit Debureau, entre un sac de marrons et une bouteille de cidre... voilà!..

Même air.

Pour m'amuser,
J'ai besoin, moi, d'un' compagnie
Qui se priv' de cérémonie...
Où l'on n' soit pas forcé d' gazer,
D' choisir ses mots et d' les peser
Pour s'amuser.
Parlez-moi d'un' franche goguette,
De bons enfans à la guinguette,
Voilà c' qu'il faut me proposer,
Pour m'amuser.
Là, sans crainte, on peut tout oser,
Fair' du bruit, renverser, briser,
Le tout pour s'amuser,
Rien n'empêch' mém' de s'y griser,
Un peu pour s'amuser,
Peur m'amuser.

AGLAÉ.

Qu'est-ce que je viens d'entendre ?

POLYTE.

C'est mon programme.

AGLAÉ.

Et vous prétendez m'épouser avec des sentimens pareils ?

POLYTE.

Moi!.. je ne prétends plus rien du tout.

Cependant, M. Boncœur veut...
AGLAÉ.

Ça m'est bien égal...
POLYTE.

Il serait possible! vous lui résisteriez.
AGLAÉ.
POLYTE.

Je me gênerais!

Vous lui déclareriez que vous ne voulez pas de moi?
AGLAÉ.
POLYTE.

En termes clairs et indirects.
AGLAÉ.

Quel bonheur!
POLYTE.

Merci!..

Moi qui craignais tant que vous ne voulussiez pas renoncer à ma main?
AGLAÉ.
POLYTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas devenir ma femme, M^{me} Polyte?
AGLAÉ.

Jamais!
POLYTE.

Vous ne m'adorez donc pas?
AGLAÉ.

Moi?... qui a pu vous dire.
POLYTE.

Il paraît alors que le père chose voulait me mettre dedans.
AGLAÉ.

Ecoutez-moi, M. Hippolyte... j'aime mieux me confier à vous, à votre âge on est bon... généreux.

Ah! si elle reprend sa voix douce, l'émotion va revenir.
POLYTE, à part.

Pour vous déplaire, je vous ai dit que j'étais coquette... que j'avais un mauvais caractère... et pourtant j'ai l'amour-propre de croire qu'il n'en est rien... j'ai dû vous paraître bien maussade, bien désagréable, n'est-ce pas... c'est que j'étais si malheureuse!.. c'est qu'enfin, j'aime...
AGLAÉ.

Pas moi?
POLYTE.

Non...
AGLAÉ.

Je vois ce que c'est, je ne me suis pas levé assez matin, et la place est prise...
POLYTE.

Il y a très long-temps que mon cousin m'aime.
AGLAÉ.

Qui ça, vot' cousin... ah! le jeune Ernest... eh bien! c'est peut-être un bonheur pour moi... si je vous avais aimée... ça m'aurait tout changé, et je me trouve bien comme je suis... le sentiment ne m'irait pas... ça m'a pris comme un coup de soleil, ça se passera comme un étourdissement... ne parlons plus de ça... je vous aimerais tout de même, mais d'amitié... ça ne pourra faire tort à votre futur, et ça me fera plaisir.
POLYTE.

Je cours trouver ma mère... lui dire que vous ne pouvez pas me souffrir.
AGLAÉ.

Oh! non, non... ne lui dites pas ça... ça serait une menterie... dites-lui seulement que je ne veux pas vous épouser à cause de votre bon genre... enfin, arrangez ça pour le mieux.
POLYTE.

Soyez tranquille.
AGLAÉ. (Fausse sortie.)

Attendez... je voudrais vous demander quelque chose... mais j'ose pas.
POLYTE.

Parlez!.. si je puis vous être agréable...
AGLAÉ.

POLYTE, à part.
Crédié! qu'elle est gentille! et dire que j'aurais pu...

AGLAÉ.

De quoi s'agit-il?

POLYTE.

Dame! tout-à-l'heure, nous étions en guerre... le paix est faite; mais elle n'est pas signée.

AGLAÉ.

Comment?

POLYTE.

Est-ce que vous n'avez jamais été chez M. Franconi? on y faisait voir Napoléon et Alexandre sur un radeau... qui s'embrassaient... si vous voulez... Je ferais bien Napoléon...

AGLAÉ, offrant sa joue.

L'empereur Alexandre, vous le permet.

POLYTE, avec l'avoir embrassée.

Oh! que c'est bon! (ici Ernest paraît.) C'est drôle, je n'ai plus senti l'eau de Cologne.

AGLAÉ.

Vous êtes content? Adieu.

SCENE XV.

POLYTE, ERNEST.

ERNEST.

Quelle perfidie!

POLYTE.

Là! c'est toujours ça de pris sur le jeune Ernest.

ERNEST.

A nous deux, maintenant.

POLYTE.

Ah! le voilà! avec son air fiérot, il est comme un croquet... tant mieux, je vas le faire un peu rager... ça m'amusera.

ERNEST.

Pourriez-vous me dire, monsieur, quel a été le sujet du long entretien que vous venez d'avoir avec ma cousine!

POLYTE.

Pour sûr, que si je le voulais, je le pourrais... mais je ne le veux pas.

ERNEST.

C'est une réponse catégorique, qu'il me faut.

POLYTE, à part.

Oh! catégorique!.. voilà qu'il commence à se vexer! (Haut.) Eh bien! mais, puisqu'il vous faut du catégorique... je vous apprendrai que nous sommes d'accord... on ne peut plus d'accord... oui, mon cher Ernest.

ERNEST.

En effet: et c'est pour que personne n'en doute, que vous n'avez pas craint de l'embrasser devant tout le monde?

POLYTE.

Ah! bah! vous étiez là? (A part.) J'en suis pas fâché. (Haut.) Eh bien! alors, vous en savez autant que moi.

ERNEST.

Monsieur, il ne s'agit plus de plaisanter, maintenant... moi, aussi, j'aime Aglaé... Je l'aimais avant vous... elle m'avait juré de n'aimer que moi... (Le prenant par le bras.) Vous y renoncerez, ou bien...

POLYTE.

Eh bien! quoi? quand vous me regarderez avec vos grands yeux, vous ne m'avalerez pas...

ERNEST.

Non... mais je vous tuera, si vous ne renoncez pas à vos prétentions..

POLYTE.

Moi, je vous dis que vous ne tuerez personne, mon grand monsieur.

ERNEST.

Vous refuserez donc de vous battre, alors.

POLYTE.

Me battre!.. moi, refuser de me battre... plus souvent... il y a assez long-

temps que je me repose... (A part.) Me battre avec lui! oh! je vais taper de bon cœur!.. allons, allons, tout de suite, habit bas!

(Il retire son habit et se met en posture.)

ERNEST.

Plaisantez-vous? est-ce ainsi que deux hommes d'honneur terminent une affaire?

POLYTE.

De quoi! de quoi! dépêchez-vous, ou je manœuvre tout seul.

Air du Petit courrier.

Quand on se bat parmi les grands,
A chercher, pour cette équipée,
Ses pistolets ou son épée,
On perd sa colère et son temps.
Mais nous, pour venger notre injure,
Nous n'attendons pas au lend'main,
Viv' les armes de la nature,
On les a toujours sous la main.

Allons donc, grand capon, en garde!

SCENE XVI.

LES MÊMES, BONOËIL.

BONOËIL.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre, est-ce bien vrai, Hippolyte?

POLYTE.

Je ne dis pas le contraire, mais qu'avez-vous appris?

BONOËIL.

Aglæ vient de dire à sa mère que tu ne voulais pas d'elle.

POLYTE.

Et elle de moi... c'est la vérité toute nue.

ERNEST.

Comment? il se pourrait?

POLYTE.

Eh! oui, c'est comme cela que nous sommes d'accord.

ERNEST.

Ah! M. Hippolyte, que ne vous dois-je pas?

POLYTE.

Vous ne me devez rien du tout... Quel dommage qu'on soit venu nous déranger?

ERNEST, à Bonoëil.

Vous le voyez, monsieur, ils ne se conviennent pas... ils ne peuvent s'aimer... persisterez-vous dans vos projets?

BONOËIL.

Si j'y persisterai! plus que jamais... c'est vous, M. Ernest qui êtes cause de tout cela... vous aurez tourné en ridicule mon Hippolyte aux yeux d'Aglæ... mais vous aurez fait un faux calcul... d'ailleurs, ce mariage n'aura lieu que dans un an, et d'ici-là, Dieu merci, mon fils aura le temps de s'instruire... il saura le latin... le grec...

POLYTE, à part.

Tiens! tiens! comme il y va... pourquoi pas l'hébreu, tout de suite.

BONOËIL.

Il passera les nuits, s'il le faut, pour s'instruire.

POLYTE, à part.

Oui, compte là-dessus.

BONOËIL.

Et pour vous prouver que quand j'ai quelque chose dans la tête, ça n'en sort pas facilement, vous allez venir avec moi... et devant vous, nous allons signer avec M^{me} de Roquefort, un dédit de la moitié de ma fortune; quand on me fait sortir des gonds!..

POLYTE, l'arrêtant.

Dites donc, papa Bonoëil, rentrez donc dans vos gonds, si c'est possible... Je vous dis que je ne veux pas d'une femme qu'il faut gagner à coup de grec et de latin... à coups de poing, je verrais....

BONOËIL.

Taisez-vous, Hippolyte!

POLYTE.

Ah ! mais, dites donc, si vous faites trop l'absolu, gare l'émeute... Je vous dis, moi, que je ne veux pas d'une femme qui en veut d'un autre.

BONOEIL.

Tu en voudras plus tard... quand tu seras un homme... un savant... comme monsieur, quand tu auras pâli sur les livres !

POLYTE.

Si je tiens à mes couleurs, moi !

ERNEST.

M. Bonœil, écoutez-moi.

BONOEIL.

Je n'écoute rien que ma colère... suivez-moi, monsieur, et marchez devant.

POLYTE, à Ernest.

Allez... allez... j'arrangerai cette affaire-là et pas plus tard que tout-à-l'heure. (Ernest et Bonœil sortent.)

SCENE XVII.

POLYTE, seul.

Voilà un brave homme qui devient fastidieux... A-t-on jamais vu ? par amitié pour moi, il veut que je pâlisse sur les livres... que je passe les jours et les nuits à étudier le grec et le latin... un tas de langues qui me feraient oublier la mienne... le plus souvent... puisqu'il faut prendre un grand parti... je le prendrai... Etienne avait raison, je suis juste dans la position d'un des animaux de M. Jean Bonhomme de la Fontaine... Je ressemble comme deux gouttes d'eau, à son chien, on m'a mis dans une belle niche, on me donne des poulets, des faisans, des gigots sans all, mais, comme lui, on me tient à l'attache, je ne sais pas si le chien est resté dans sa niche, mais moi, je ne resterai pas dans la baraque du père chose...

Air : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Son amitié devient trop assommante ;
 Quoi ! sous l' prétext' que je suis son sauveur,
 Il veut de moi, faire un' bête savante ;
 Ah ! c'est trop cher acheter le bonheur.
 Qu'il donne à d'aut' sa fortun' tout entière,
 De la richness' me voilà dégouté.
 A toi, j' reviens, ô ma bonne misère !
 Car avec toi, je r' trouv' ma liberté.

SCENE XVIII.

POLYTE, ETIENNE.

ÉTIENNE, avec deux bouteilles sous le bras, un sac de marrons et un gros morceau de galette, il entre tout doucement, puis dit tout bas à Polyte : Polyte !

POLYTE.

Tiens ! c'est toi ?

ÉTIENNE.

Oui, et les autres sont là, à la porte... ah ! nous sommes exacts, vois-tu ?

POLYTE.

Ah ! mon Dieu !.. c'est vrait, je ne pensais plus que vous deviez venir... (A part.) Et le père Bonœil qui est là avec sa M^{me} de Roquefort !.. eh bien ! faut mieux... ça me servira.

ÉTIENNE

Qu'est-ce que tu rumines donc là, à part toi ?

POLYTE.

C'est rien... tu as apporté les combustibles... en question ?

ÉTIENNE.

Voilà les deux bouteilles de fil en quatre... les marrons... et la galette... tiens, sens !.. quelle bonne odeur de beurre fort, ça vous a ?

POLYTE.

En ce cas, fais entrer les amis, moi je reviendrai tout à l'heure.

(Il passe dans une chambre.)

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que tu vas donc faire, dans ta chambre ?

POLYTE.

Un brin de toilette donc, afin de recevoir les amis comme ils le méritent.

ÉTIENNE.

Tu es bien comme ça, faut pas faire de façons avec nous.

POLYTE.

Je te dis que je veux être digne de ma société

ÉTIENNE.

Va donc coquet de freluquet.

POLYTE.

Je serai pas longtemps; allons, appelle les camarades, et en attendant, faites le punch! (Il rentre.)

ÉTIENNE, à la porte.

C'est dit... oh! hé!.. les autres!.. oh! hé!.. et venez donc quand on vous le dit.

SCENE XIX.

ÉTIENNE, LES OUVRIERS.

CHŒUR

Air : Maman quittons le bal.

Entrez, ne craignez rien,
On vous recevra bien,
C'est Polyte qui traite;
Grace à nous, aujourd'hui,
Le farceur veut, chez lui,
Se croire à la guinguette.

Quotque bien mis
A ses anciens amis,
Il ouvre encore sa porte,
Les parvenus
Ne sont pas tous connus.
Pour agir de la sorte.

ENSEMBLE.

Entrez, etc.

Entrons, etc.

PREMIER OUVRIER.

Eh bien! où donc qu'est Polyte?

ÉTIENNE.

Il est allé faire une toilette conséquente; afin de vous faire les honneurs de son louvre.

DEUXIÈME OUVRIER.

Dieu! que c'est cossu ici?

PREMIER OUVRIER.

Je crois bien... c'est glissant comme le canal de l'Ourcq, quand il gèle.

DEUXIÈME OUVRIER, qui s'est assis dans un fauteuil.

Eh! les autres! essayez donc ces fauteuils!.. comme ça repousse... on a l'air d'une balle élastique!

TOUS LES OUVRIERS, se laissant aller dans un fauteuil.

Oh! hé!.. oh! hé!..

PREMIER OUVRIER.

C'est joliment bête des fauteuils comme ça!

ÉTIENNE, à un ouvrier.

Eh bien! Chaud-chaud!.. qu'est-ce que tu fais donc là sur cette porte?

TROISIÈME OUVRIER.

Je dessine.

ÉTIENNE.

Respect aux propriétés de notre ami, messieurs... et faisons le punch, ça vaudra mieux.

TOUS.

Ah! oui, le punch!

ÉTIENNE

Dans quoi allons-nous le faire le punch? n'y a tant seulement pas une marmite ici... la batterie de cuisine est joliment maigre!

SCENE XX,

LES MÊMES, CATICHE, avec un saladier à la main.

- Ah! qu'est-ce que je vois là?
CATICHE.
- Justement, voilà notre affaire... donne, Catiche?
ÉTIENNE.
- Mais c'est la salade de monsieur... on va bientôt se mettre à table.
CATICHE.
- Ça m'est bien égal, donne toujours!
ÉTIENNE.
- Eh! c'est la particulière d'Étienne?
PREMIER OUVRIER.
- Par quel hasard êtes-vous tous ici, à cette heure?
CATICHE.
- C'est notre ami Polyte qui nous a fait venir.
PREMIER OUVRIER.
- Il nous a dit de ne pas nous gêner... par ainsi.
ÉTIENNE.
 (Il prend le saladier et jette le contenu par la fenêtre.)
- Ah! ma barbe de capucin? (Étienne prend le devant du tablier de Catiche pour essuyer le saladier.) Mais qu'est-ce que vous faites donc là?
CATICHE.
- Nous allons faire du punch.
ÉTIENNE.
- Il faut que vous ayez perdu la tête. . M. Boncèil est au jardin avec sa société, mais il peut remonter d'un instant à l'autre.
ÉTIENNE, versant l'eau-de-vie dans le saladier.
- Ça ne nous regarde pas, nous sommes ici chez Polyte.
CATICHE.
- Mais, il me chassera.
ÉTIENNE.
- Avec un peu de castonnade, ça sera délicieux.
CATICHE, pleurant.
- Ah! mon dieu! qu'est-ce que je deviendrai après ce temps-ci?
ÉTIENNE.
- Mon épouse... sèche les larmes... avec un peu de citron.
CATICHE.
- Bien vrai!.. vous m'épouseriez, à la mairie?
ÉTIENNE.
- Oui... J'y'mets le feu... regardez bien?
CATICHE.
- C'est que voilà bien des fois que vous me promettez la même chose.
ÉTIENNE.
- Peux-tu douter de mon amour? regardez! quelle belle flamme!
CATICHE.
- Eh bien! jurez, en présence de ces messieurs, que vous m'épouserez vraiment.
ÉTIENNE.
- Tu le veux! viens.. ta main! je jure, de prendre Catiche, ici présente, pour ma légitime... (Il lui pose sa main avec la sienne au-dessus de la flamme, puis il l'embrasse.)
- Mais tu me brûles...
CATICHE.
- Maintenant c'est fait.
ÉTIENNE.
- Ah! bien, à présent, je me moque de tout... faites ce que vous voudrez, jetez la maison par la fenêtre... Je ne m'inquiète plus de rien.
CATICHE.
- A la bonne heure...ah ça! il est joliment long-temps, Polyte?
POLYTE, en dehors.
- En avant, fan-fan la Tulipe, mille millions d'une pipe, en avant!

TOUS.

Ah! le voilà!

SCENE XXI.

LES MÊMES, POLYTE, en gamin.

POLYTE.

Vive la joie, et les pommes de terre! l'accolade fraternelle?

ÉTIENNE.

Minute! qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que c'est?

PREMIER OUVRIER.

Eh bien! où est donc cette tolette si conséquente?

POLYTE.

C'est que je veux être toujours pour vous, Polyte l'ouvrier.

Air: Un homme pour faire un tableau.

En vous attendant, je m' suis dit :
 Avec eux n' faut pas être en reste,
 Comm' vous n' donnez pas dans l'habit,
 J' m'ai réintégré dans ma veste.
 Pas d' distinctions! c'est l' moyen,
 Qu' l'amitié conserve sa force,
 Nous somm' tous du même arbre; eh bien!
 Nous d' vous avoir la même écorce.

LES OUVRIERS.

Bravo! touche là!..

ÉTIENNE.

Et oui, bravo! voilà qu'est tapé... j' te reconnais maintenant!

CATICHE.

Et moi donc, monsieur Polyte, vous ne m'en offrez pas?

POLYTE.

Tu es donc aussi des nôtres, toi, Catiche?

CATICHE.

Tiens! si j'en suis, voyez plutôt! (Elle boit un verre de punch.) Puisque je vais me marier, je ne me gêne plus.

POLYTE.

C'est ça... rions, chantons, buvons, dansons... jetons nos bonnets par-dessus les moulins... après nous, la fin du monde...

ÉTIENNE, à Catiche.

Dis donc catiche, nous l'empêcherons bien, la fin du monde!

POLYTE.

Et pour vous mettre en train, en avant la ronde de l'ENFANT DE PARIS avec accompagnement de coups de pieds, et de coups de poings... j'ai la voix enrouée, à force de parler tout bas... je vas donner tous mes moyens, faites comme moi; au refrain, criez à fendre les murailles.

ÉTIENNE.

Sols tranquille... nous casserons tout, si tu veux, pour te faire honneur; commence.

POLYTE.

Air connu.

Vive à jamais l'enfant d' Paris!
 Galant, rageur et sans soucis
 Rangé la semaine des trois jeudis,
 Mais tout cœur avec les amis,
 Voilà, voilà, voilà, l'enfant d' Paris.

Pour un' particulière,
 Se fendre du foulard,
 Risquer l'om'lette au lard,
 Et l' fromag' de gruyère,
 Mais être un peu pochard,
 En r'venant d' la barrière.

CHOEUR.

Voilà, voilà! etc.

L'Enfant de Paris.

3

Qu'un ouvrier s' présente,
 En disant : j' suis à court,
 Un' famill' c'est bien lourd!
 Si sa bourse est vacante,
 Il prend sa montre et court
 La porter chez ma tante.

CHŒUR.

Voilà, voilà ! etc.

Il n' faut pas qu'on l' moleste,
 Et si quequ' paroissien,
 Veut blaguer l' faubourien,
 Paf!.. excusez du geste...
 Il tape et n' connaît rien,
 Mais bon enfant, du reste.

CHŒUR.

Voilà, voilà ! etc.

SCENE XXII.

LES MÊMES, BONOËIL, ERNEST, M^{me} DE ROQUEFORT, AGLAË.

BONOËIL.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il y a une émeute?... Catliche, qu'est-ce que tout cela signifie ?

CATICHE.

Pardieu ! ça signifie, qu'on s'amuse !

BONOËIL.

Je suis à Charenton, il n'est pas possible !

POLYTE, lui apportant un verre.

Allons, voyons, faites comme nous, papa ?

BONOËIL.

Il ne me manquait plus que cela... Hippolyte, toi, dans cet état ?

AGLAË, à Ernest.

Je devine son dessein.

M^{me} DE ROQUEFORT.

Vous concevez M. Bonoëil, que d'après ce qui se passe, je ne puis plus donner ma fille...

BONOËIL.

Eh bien ! c'est bon, gardez-là, votre fille; mais, toi, malheureux, m'expiqueras-tu.

POLYTE.

Du sang froid, et vous allez tout savoir. D'abord, si vous me croyez dans les brouillards, vous avez tort, je suis dans l'exercice de toute ma raison, et je vas vous le prouver. Pour un léger service que je vous avais rendu, vous avez voulu m'adopter, me rendre heureux... l'intention était bonne, et la preuve c'est que je m'y suis trompé d'abord, mais un ami m'a ouvert les yeux, alors je me suis dit... faut en finir, aux grands maux, les grands remèdes... et j'ai cassé les vitres pour passer au travers, si vous ne voulez pas m'ouvrir la porte

BONOËIL.

Comment, tu veux me quitter ?

POLYTE.

C'est pas ma faute... je ne respire pas chez vous... je finirais par être asphyxié... tenez, voyez-vous ça... (Il tire un livre de sa poche.)

BONOËIL.

Ce sont les Fables de Lafontaine.

POLYTE, ouvre un endroit marqué dans le livre.

Lisez celle-ci... elle est à mon adresse.

BONOËIL.

Le chien et le loup.

POLYTE.

Je suis comme le loup... je préfère ma liberté... à vos beaux meubles, à vos beaux habits, etc. pantoufle... mariez M^{lle} Aglaë à M. Ernest, et

rendez-moi à mon atéyer... à ma misère... j'en ai besoin pour retrouver mes plaisirs.

BONOEIL.

Mais réfléchis donc...

POLYTE.

C'est tout réfléchi... Je vous aime et je vous vénère... Je viendrai vous voir de temps à autre... mais si je restais ici encore huit jours, je mourrais le neuvième.

BONOEIL.

En es-tu bien sûr ?

POLYTE.

Aussi sûr que de mon existence.

BONOEIL.

C'est différent : je ne puis pas te retenir malgré toi, mon pauvre enfant ; mais je ne dois pas non plus oublier que je te dois la vie, et je veux faire quelque chose pour toi.

POLYTE.

Eh bien ! je vas vous dire ce qu'il vous faut faire.

BONOEIL.

Voyons !..

POLYTE.

Air d'Aristippe.

Puisque vous t'nez à m'êtr' propice,
Ordonnez à vos héritiers
D' payer deux lits dans un hospice
Pour recevoir deux ouvriers.
J' s'rai quelque jour l'un de ces ouvriers.
Mais, avec moi, partageant cet asile,
Le compagnon d' mes plaisirs d'aujourd'hui,
Ne dira pas : Il pouvait m'être utile...
Et l'égoïste... il n'a pensé qu'à lui.

BONOEIL.

Brave garçon !.. Je ne sais comment exprimer... tiens. . Je pleure et je me comprends.

POLYTE.

Faut pas pleurer... c'est bête... voyons... me promettez-vous ?

BONOEIL.

Tout ce que tu voudras, cher enfant... mais, quand veux-tu donc partir ?

POLYTE.

Rien que tout de suite.

BONOEIL.

Au moins, tu ne me quitteras pas sans m'embrasser.

POLYTE, montrant Aglaé et Ernest.

Vous les marierez ?

BONOEIL.

Je n'ai plus rien à te refuser.

POLYTE, se jette dans ses bras.

Brave homme, va !.. et vous, mam'zelle Aglaé, voulez-vous permettre encore, malgré mon costume...

AGLAÉ.

Oh ! de grand cœur.

POLYTE.

Merci... (A part.) Ce baiser-là, c'est un coup de poing dans le cœur du jeune Ernest... j' lui devais ça... maintenant... partons, mes amis, vive la misère et la liberté !

CHOEUR FINAL.

Air : Jurons ! (De la Salamandre.)

LES GAMINS, se tenant bras dessus, bras dessous.

Jurons !

Que toujours nous rirons !
Plus d'esclavage, plus de gêne,
La misère peut nous saisir !

MUSÉE DRAMATIQUE.

On sent bien mieux, grâce à la peine,
Le prix d'un instant de plaisir.

Espérance,
Persévérance,
Jurons.

Que toujours nous rirons.

BONOEIL, AGLAË, ERNEST, M^{me} DE ROQUEFORT.

Jurons !

Que nous le soutiendrons.

Quand loin de nous son goût l'entraîne,
La misère doit le saisir,
Mais prévoir, ou finir sa peine,
Sera notre plus doux plaisir,

En silence,
Avec prudence,

Jurons,

Que nous le soutiendrons.

POLYTE, au public.

Air des Frères de lait.

Des grands seigneurs la généalogie,
On me l'a dit, se compte par quartiers ;
La mienne à moi, s' dessine en effigie,
Sur tous les murs et dans tous les quartiers,
D' puis les boul'varts jusque sous les piliers.
Si j' n'ai pas d' nom, du moins, j' connais ma mère...
La capitale a r'çu mes premiers cris :
Mon embarras, c'est de trouver un père,
Adoptez-moi comme enfant de Paris...
Chacun de vous doit me servir de père ;
Ne suis-je pas un enfant de Paris ?
Oui, je suis bien un enfant de Paris.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.